

Rédaction : 68, rue de la Chaussée d'Antin - PARIS (9^{ème})

" ENTRE CAMARADES "

vous présente ses meilleurs vœux pour l'année qui commence et formule des souhaits pour que soient résolus rapidement tous les problèmes qui intéressent vivement les Anciens " P. G. ".

Vers l'Avenir

Je dois à la vérité de reconnaître que Buissonnière a vraiment une façon toute particulière de présenter ses souhaits de Nouvel An à ses Camarades. En guise de vœux, il nous offre sa démission. Soyez assurés, mes chers Amis, qu'avant de l'accepter nous avons tout tenté pour le faire revenir sur sa décision qui nous prive dorénavant de son concours qui nous était très précieux et de son dévouement qui vous était total.



Après avoir, trois années durant, présidé aux destinées de notre Amicale, il se voit, aujourd'hui, contraint de démissionner. Malheureusement, les faits sont là : ses nouvelles activités ne lui permettent plus d'assumer la lourde responsabilité de Président. Avant de vous communiquer, à regret, la lettre qu'il m'adressa, qu'il me soit permis en votre nom, de le remercier bien vivement pour les services inappréciables qu'il rendit à notre Amicale, et de l'assurer de notre sincère reconnaissance.

« Mon Cher Ami,

« C'est avec regret que je t'adresse la présente lettre en te priant de la soumettre aux membres du Conseil de notre Association.

« En effet, je suis contraint par des activités professionnelles nouvelles d'abandonner le poste auquel votre sympathie et votre confiance m'avaient appelé. Déjà, pendant ce mois de décembre, j'ai dû négliger bien des affaires pourtant urgentes relatives au sort de nos adhérents. J'estime que de tels pro-

(Voir la suite page 2.)

DERNIER BILLET D'UN PRÉSIDENT

Mise au point !

Vous recevez ensemble nos numéros 2 et 3. Pour plusieurs raisons techniques dont nous nous excusons, mais dont je pourrais presque me féliciter car l'article que j'avais donné pour le journal de décembre a été « légèrement arrangé » pour les besoins de la mise en page.

Tant qu'il ne s'agit que de tronquer une phrase et de « rétrécir » des mots ou des formules, passe encore, bien que je n'en sois pas satisfait ! Mais où cela devient grave, c'est lorsqu'un paragraphe, aux mots lourds de sens, est abîmé au point de me faire dire ce que je ne pense pas du tout !

Par exemple, nous avons imprimé :

Chaque rapatrié a évidemment le droit de s'intéresser à la vie politique, économique et sociale de notre pays, mais il existe pour cela des mouvements spécialisés.

alors que j'avais écrit :

S'intéresser à la vie politique, économique et sociale du pays, c'est le droit et le devoir de tout rapatrié. Il existe pour ce faire des mouvements spécialisés qu'il a d'ailleurs rejoints sans attendre notre avis !

Nuance !

Et vous pouvez lire plus loin :

Quoiqu'il en soit, il résulte des débats et des faits

que, tant les Amicales que les Associations locales sont déjà marquées par la politique ou exactement par les politiques, aussi bien celle dirigée pour, que celle dirigée contre une idée ou un parti.

Là alors, si vous comprenez bien, nous serions tous des politiciens ! Non seulement c'est absolument faux mais cela suffirait à déclencher contre moi, et, à juste titre, les foudres de tous mes amis « tant des Amicales que de la Fédération ». Non, voici exactement ce que j'avais écrit :

En tout cas, il semble transpercer des débats et des faits que des Amicales d'une part, des Associations locales d'autre part, sont déjà marquées par la politique, je devrais dire par souci d'objectivité, par les politiques : aussi bien celle menée pour, que celle dirigée contre une idée ou un parti.

Evidemment, tout cela est entre nous et nous ne devons pas nous accorder trop d'importance, mais il est par le monde tant de gens mal intentionnés, que j'ai préféré « redresser » des compressions qui furent nécessaires sans doute, mais malheureuses sûrement.

J'aurais dû, direz-vous, relire les épreuves ! Eh ! oui, mais je dois avouer que je ne l'ai point fait. Durant ce mois de décembre je n'ai pas apporté au travail commun de l'Amicale la part qu'elle était en droit d'attendre de moi. C'est d'ailleurs ce qui motive la lettre que vous lirez d'autre part. J'estime que le titre de Président ne doit pas être une étiquette sur le visage d'un monsieur représentatif ou d'un mécène, et je pense que le Président, comme tous ceux qui composent le bureau et plus qu'eux encore, doit travailler, et ferme, pour le plus grand bien de l'Association. Et c'est parce que ma santé et mes obligations nouvelles ne me permettent plus de « me donner à fond » que je suis contraint d'abandonner le poste si important de la présidence de notre Amicale. Je vous demande de ne pas y chercher d'autre raison. Je le fais à regret mais sans inquiétude, car je connais le cœur et le dynamisme des « copains » qui se dévouent pour nous tous. Et j'insiste une fois de plus pour demander à ceux qui n'ont pas encore envoyé leur adhésion, de la faire parvenir sans tarder. C'est le meilleur encouragement pour la continuation de l'action d'entraide qui reste le but n° 1 de notre Amicale.

R. BUISSONNIÈRE.

Le but de notre Amicale :

SERVIR les Prisonniers du IIC et leurs Familles, quelle que soit leur opinion ou leur religion



FOPPRES 402

cédés ne peuvent que porter préjudice à l'action de l'Amicale.

« Cette décision me coûte d'autant plus que je puis, sans orgueil, me dire le fondateur de l'Amicale du II C. Depuis près de trois ans, avec un noyau de rapatriés, j'ai tenté de servir au mieux les intérêts de nos camarades et de leurs familles. Je crois avoir réussi à conserver et à transmettre à une équipe qui constitue l'élite des anciens du II C l'esprit d'entraide et de camaraderie qui devrait nous animer tous.

« Grâce à vous, rapatriés de 45, l'Amicale est lancée. Son journal est vivant. Elle va maintenant connaître une activité sans cesse grandissante et jamais atteinte jusqu'à ce jour.

« Naturellement, cette démission du Président n'entraîne pas celle du membre adhérent et je continuerai, dans la mesure de mes possibilités, de vous aider et de fréquenter nos réunions.

« Il va donc te falloir convoquer sans retard le Conseil qui procédera à mon remplacement. Je ne sais si je pourrai assister à ses délibérations. Je te prie d'être mon interprète auprès de nos amis et de leur exprimer mes remerciements pour leur active collaboration ainsi que mes regrets de les quitter.

« Sachant avec quel cœur et quelle compétence tu t'es attelé à ta besogne si ingrate de Secrétaire général, je te prie de croire à la reconnaissance de tous et à l'assurance de mes plus cordiaux sentiments. »

R. BUISSONNIERE.

Ainsi donc, voici notre Amicale arrivée à un tournant de son histoire. Qui lui succèdera ? Qui sera élu ?

Certes, si Gabriel Vignes résidait actuellement à Paris, notre choix serait vite fait. Il rallierait tous les suffrages. Malheureusement, pressenti, une première fois le 9 octobre 1945, lors des premières élections du Bureau, il ne put accepter. Sollicité à nouveau, il ne le peut encore, ses activités le retiennent en province. Bien sincèrement je le déplore, car son nom seul aurait suffi à regrouper tous les éléments du II C et, comme autrefois, nous l'aurions suivi avec confiance. Qu'il soit assuré que, dès que ses occupations le lui permettront, c'est

RECHERCHES

Nous remercions tous ceux qui ont répondu à nos appels et nous engageons ceux qui ne l'ont point fait de lire attentivement cette rubrique dans nos deux précédents numéros :

Nous avons appris le retour de notre camarade CLARKE et nous avons permis à LACQUET de rentrer en possession de ses deux montres.

Des familles ont obtenu des renseignements utiles.

Voilà qui prouve l'utilité de notre bulletin.

avec joie que nous lui transmettrons les pouvoirs. En attendant, qui assurera l'intérim ? je ne sais encore.

Le Bureau se réunira le 8 janvier et l'élection aura certainement lieu avant la fin du mois. Nous profiterons de cette réunion générale pour nous adjoindre de nouveaux concours, et élire de nouveaux membres. Déjà Sigogne, Manin, Rouge, Michel nous aident régulièrement en notre tâche. Mais ce n'est pas encore assez. Je m'étonne très vivement de voir si peu de Parisiens assister à nos permanences et à nos réunions. Qu'ils le sachent bien, l'œuvre à laquelle nous nous donnons mérite qu'ils s'y intéressent vivement. Aussi leur criions-nous « A l'aide ».

Depuis la parution de notre journal, adhésions et lettres affluent chaque jour, un volumineux courrier s'amoncelle sur nos tables et il nous faut répondre à chacun. La tâche qui nous incombe est accablante et nous avons besoin de vous. J'ose espérer que vous entendrez mon appel.

Et toi, Ledante : pourquoi n'es-tu pas encore venu nous voir ? et toi, Barbe, qui nous donna, cinq années durant, de belles preuves de dévouement : ne peut-on plus compter sur toi ? Quand cesseras-tu de pousser la romance et de rêver au clair de lune... ! et toi, Blanc : organisateur infatigable de toutes nos fêtes, t'endormirais-tu dans les délices de Capoue, ou bien derrière le comptoir d'un grand magasin parisien ? et toi, Berthélémy : ne pourrais-tu pas, de temps à autre, nous consacrer une ou deux heures ? et vous tous, chers camarades, qui, au cours de votre captivité, vous êtes dévoués pour une cause ou pour une autre, ne restez pas sourds à mon appel, nous vous attendons, ne décevez pas nos espoirs.

P. ROPAGNOL.

— Nous demandons aujourd'hui à ceux qui ont assisté aux derniers instants de notre camarade BIZOUERNE, décédé à Neu-Brandenburg en mai 1945, de se faire connaître d'urgence.

— Recherchons l'adresse de ROYER Adrien, Kommando II-244.

— La mère de notre camarade BUFFA-MÈNE Pierre, décédé le 4 juin dans un hôpital russe, demande à ceux qui ont connu son fils vers cette époque de lui écrire à Courbières, Saint-Mamet (Cantal).

Trois Grands ? Cinq Grands ? Moscou, Londres Paris ?
Bombe atomique et Bretton Woods ?
Pense-t-on en marge de toutes ces conférences au transfert des corps de nos camarades reposant en Poméranie ?

SOUVENIRS

STETTIN

par P. AUZIE

Noël, Noël de chez nous ! Ah ! oui, qu'il est loin, qu'il était bon ce temps-là, en famille, chez soi, bien au chaud ! Que d'évocations et de souvenirs chers, ce nom ne provoquait-il pas devant nos yeux de captifs. Que de mirages n'avons-nous pas vécus, et pourtant serait-ce un rêve, comme tant d'autres ? Hélas ! non, la triste réalité nous ramène bien rapidement devant le fait accompli, devant notre triste état de prisonniers. Nous allons passer un premier Noël en captivité ! Etait-ce possible ? Les optimistes donnaient de l'espoir ! Des bobards lancés par des sentinelles laissaient entendre que, pour Noël, tout le monde serait chez soi. Pendant de courts instants les cœurs se chauffaient à cette idée, mais un froid plus vif et une faim plus tenaillante semblaient dire : « Mais non c'est impossible ». Ce fut dans cette atmosphère pénible que nous vîmes arriver Noël 1940. Une déception de plus, après tant d'autres ! Comment allait-il être ce 25 décembre ? Une épaisse couche de neige recouvrait la terre, le froid se faisait sentir. Pourtant les indigènes encore ivres de leur première victoire se préparaient à le fêter dignement. Arbres de Noël portait, dans chaque foyer, dans chaque bureau, dans chaque atelier, on faisait brûler les aiguillettes qui dégageaient cette odeur spéciale si évocatrice. Une fièvre de fête régnait dans la ville, les queues devant les magasins ne cessaient pas pour recevoir les rations supplémentaires d'alcool, vin, chocolat, grains de café. Les jouets s'exposaient dans les magasins aux vitrines décorées et illuminées.

Notre vie continuait, comme si rien n'était, plus d'un cœur se serrait, plus d'un père se disait : « Qu'auront mes enfants ? Auront-ils seulement une petite joie. Et leur mère ? » L'image fugitive d'une lettre d'enfant écrivant à son papa et lui disant qu'il avait prié le père Noël de le faire revenir bien vite, passait devant des yeux tristes. Les colonnes de prisonniers se mouvaient sur la neige semblables à des fantômes aux pas feutrés qui regagnaient leur « repaire ». Il semblait qu'en ce jour la tension nerveuse des gardiens ait un peu diminué. La journée de travail finie, les portes fermées à double tour, nous nous retrouvâmes seuls devant notre desti. Dans les kommandos, pas de feu, mais une autorisation obtenue à grand peine, d'avoir la lumière plus longtemps que d'habitude.

Pour beaucoup ce fut au lit que se passa ce Noël, pour d'autres ce fut une petite veillée, autour d'une table sur laquelle quelques colis arrivés la veille furent mis en commun. Quelques rares camps, purent avoir une messe de minuit. Un autel fut hâtivement dressé sur des tables, des couvertures formèrent un décor simple, une croix faite avec deux planches s'éleva au milieu. Ce fut la messe de minuit combien simple, émouvante et recueillie.

Ce fut Noël. La vie de forçats, cette vie mécanique reprit son cours, comme si rien ne s'était passé. L'« arbeit » recommença sans trêve, sans pitié pour les vaincus !

Serait-ce le dernier ? Nous l'espérons tous. Hélas ! Noël 1941 vint, 42, 43 suivirent. Les souvenirs commençaient à s'estomper, l'espoir diminuait, l'indifférence gagna et les esprits. Mais 1944 arriva, plein d'espérances, le moral remontait, le calme qui, les années précédentes, faisait peser la tristesse sur nos cœurs disparut. L'atmosphère était sans cesse troublée par les avions alliés qui semblaient nous dire : « Prenez courage les gars, c'est le dernier », et ils avaient raison. Le Noël officiel des administrations indigènes qui eut lieu la veille fut fortement troublé par des feux d'artifices, et de nombreux « arbres de Noël ». Celui des prisonniers fut calme, mais combien rempli d'espérances. La roue de la fortune tournait et l'on vit dans les lieux une immense leur qui disait aux hommes « morts » que nous étions : joie, allégresse, la Libération arrive. Ce fut notre dernier Noël de captifs, le cinquième mais le bon. Et ce fut, avec un renouveau de force, un esprit plus serein et un courage renouvelé que nous entamâmes l'an 1945, qui devait nous être favorable et avec lequel disparurent nos rêves... tous nos mauvais « rêves » des Noëls précédents.



DEUX GRANDS NOËLS
(Noël 1944 et Noël 1945)

par H. CABANIE

Par ses charmantes légendes centrées sur l'enfance, ses rudes journées d'hiver, si courtes, et qui favorisent la vie calfeutrée autour du foyer, Noël est bien, en effet, la grande fête familiale par excellence.

Ce jour-là, les membres d'une même famille goûtent ensemble un bonheur pur, simple, candide comme l'enfance elle-même, qui, elle, est toujours tout entière à la joie du moment.

Cette atmosphère familiale, si reposante, si naturelle, et qui constitue le climat essentiel sans lequel on ne saurait concevoir une vraie fête de Noël, a été, pendant cinq ans, refusée au prisonnier, qui, lui, a connu, au contraire, une atmosphère tout à fait opposée. Aussi, un Noël de captif est-il un Noël particulièrement pénible, un jour plus captif que les autres, un jour où le prisonnier ressent avec plus de force encore, toute la réalité du drame déchirant de l'exil.

Ne pouvant s'abandonner aux joies inexistantes du présent, la vie psychique du prisonnier n'avait pas d'autres moyens que de se refouler dans le passé et de s'extrapoler dans l'avenir en s'abreuvant aux sources du Souvenir et à celles de l'Espérance. Noël 44, a été pour nous, prisonniers, à la fois le Noël le plus pénible et le plus consolant.

Le plus pénible parce que :

1° Les rations alimentaires allemandes (lesquelles n'ont jamais été conformes aux Conventions de Genève), déjà insuffisantes à l'origine, étaient devenues de plus en plus faibles en quantité et en qualité : la faim devenait de plus en plus la meilleure et la plus fidèle compagne du captif ;

2° Les colis familiaux n'arrivaient pratiquement plus depuis longtemps. Ces colis, remontaient admirablement notre ordinaire digne de la race porcine, et encore plus notre moral, par tous les témoignages d'affection qu'ils contenaient, particulièrement le « traditionnel » colis de Noël ;

3° Noël 44 portait la charge des souvenirs les plus anciens puisque les plus récents dataient déjà de cinq ans ! ! !

Ce jour-là, les photographies de la fiancée, de l'épouse, des enfants, des vieux parents étaient admirées avec plus d'attendrissement que d'habitude, et une larme discrète coulait parfois sur les visages les plus rudes, larme pleine d'une douce mélancolie, larme riche de souvenirs affectueux et d'Espérance, pleine de poésie, si, comme l'affirme Lamartine : « Il y a plus de poésie dans une larme que dans tous les musées de l'univers ».

4° Noël 44 portait également la charge des espoirs déçus des Noëls précédents, espoirs reconduits et cumulés et que la claire vision de la prochaine défaite allemande renforçait encore, défaite dont « nos anges gardiens » étaient d'ailleurs les plus convaincus.

Mais s'il a été le plus pénible, Noël 44 a été aussi le plus consolant de la captivité.

Noël 44, c'est la claire vision de l'Aurore au bout de la longue nuit de la captivité. C'est, pour la première fois, le Soleil et la Liberté dont les lueurs apparaissent derrière les barbelés. C'est la promesse de contempler bientôt, sur place, la déconfiture allemande : de se réveiller, un jour, sans gardiens, les miradors abandonnés.

Noël 45... Pour la première fois depuis sept ans, nous n'avions pas passé en famille cette fête : la plus grande de l'année.

Aussi, grande est notre joie et grande celle des nôtres.

Hélas ! pour beaucoup, cette joie n'est pas toujours sans mélange ! A la table familiale, une ou plusieurs places sont peut-être vides. La candeur enfantine qui avait caractérisé Noël 38 et qui ajoute tant au charme de Noël est peut-être disparue : nos enfants ayant en quelque sorte, grandi subitement de six ans ! Les agapes n'ont pas la splendeur d'antan. Quoi qu'il en soit, c'est le premier Noël de la Liberté et de la Famille retrouvée : il faut avoir été prisonnier pour comprendre tout le prix de la Liberté, tout le prix de la douceur d'un Foyer. L'ancien prisonnier comprend mieux pourquoi la Liberté vaut la peine que l'on meure pour elle. La captivité aura été pour lui une occasion

ALLO ! ALLO !



« Entre camarades « ne doit pas être le journal de quelques-uns, mais de tous les anciens du II C ; diffusez-le, et surtout adressez-nous des articles, nouvelles, souvenirs, croquis, ou suggestions, et ainsi vous le rendrez plus attrayant et plus vivant encore. »

— Négociant de Sainte-Menehould, si tu veux que tes affaires prospèrent et que tes vins soient appréciés, pense à ta publicité. D'avance, merci !

Bientôt vous lirez dans ce journal les articles de Charles PIQUET, Jean-Louis MERCIER, Antoine ELL, et un grand reportage inédit de Marceau CHARLES : « A la Diète ».

POUR L'UNION

SOUVENEZ-VOUS !

par R. TARIN (Suite)



Dans mon dernier article, j'avais dit que si dans ces Fronstalags nous eûmes à subir la rudesse et les cruautés raffinées de nos « SS wurtman de passage » beaucoup de Français, en dehors de notre cité barbelée, s'étaient conduits admirablement envers nous, ce qui ne peut paraître étrange car, bien que prisonniers, nous étions tout de même sur notre territoire, sur notre sol de France, et nous attendions le meilleur comme le pire, c'est-à-dire une libération ou le convoi vers le Reich. Nous ne savions rien des nouvelles, ni du sort qui nous était réservé. Nos gardiens, dont la grande qualité raciale était le mensonge, lançaient aux quatre coins des camps les nouvelles les plus fantaisistes, tel le renvoi des hommes de la S. N. C. F., puis des facteurs, puis des instituteurs, des cultivateurs, etc., etc. Ils forçaient les responsables des « Barraque » à établir chaque fois des listes sur lesquelles on devait retrouver toujours les mêmes noms aux différents métiers (que le Français savait faire beaucoup de choses ! et pour cause). Mais le plus navrant, et combien je m'en souviens, c'est de rencontrer des Français qui nous considéraient comme des bêtes de somme, des lâches, des froussards et des idiots à nous être laissés prendre ; et autres épithètes, j'en passe et des meilleures ! Comment cet état d'esprit nous fut démontré par certains ? C'est bien simple.

Bien que n'étant pas dans le Secret des Dieux, nous apprîmes vers la mi-août 1940 que des accords avaient été passés entre Vichy et Hitler, que ce dernier avait assez, pour l'instant, des camarades en Allemagne (je dirais assez d'otages) et que certains Fronstalags seraient vidés, leurs hommes mis à la disposition de l'agriculture en France sous surveillance, pointage et responsabilité des maîtres. Planché de salut ! ou bobard ? enfin sortir de cet enfer où la dysenterie faisait de terribles ravages. Oui, mais comment allait s'effectuer cette application ? Discussions sur discussions, chacun donnait son avis et la solidarité se relâcha quelque peu car « les techniciens de la terre » se sentaient supérieurs, pour cette faveur, aux villageois qui n'allaient pas manquer de resquiller dans l'Aventure. Des listes furent établies et les appels devant le camp

d'accroître sa richesse psychologique, et, s'il la met à profit, il saura mieux comprendre et mieux goûter ce qui fait le bonheur de vivre.

En résumé : Noël 44, c'est l'Aurore de la Liberté apparaissant au bout de cette longue nuit de l'exil. Noël 45, c'est la réalisation du Grand Rêve fait pendant cette grande nuit.

Si vivre, ce n'est pas se « morfaler » comme le fétard, mais ressentir des émotions nobles et intenses, Noël 44 et Noël 45 nous auront procuré, à nous prisonniers rapatriés, des joies profondes : ces deux Noëls resteront peut-être dans notre mémoire, comme les deux plus grands Noëls consécutifs de notre vie.

LU POUR VOUS...

Dans le Figaro du 4 janvier 1946
D'après une information parue en Belgique, quelques centaines de prisonniers et déportés français, belges et luxembourgeois se trouveraient encore en U. R. S. S.. Les services officiels français se refusent à confirmer cette nouvelle.

Les familles de nos disparus aimeraient cependant que « ces services officiels » leur en parlent quand même !

(à suivre.)

La Boîte aux Lettres



Partout en France, « entre camarades » a été bien accueilli et plus particulièrement par :

Charles Marceau qui nous écrit : « Bravo, continuez, vous êtes dans la bonne voie, redoublez d'efforts, mais ne comptez pas sur moi... momentanément, car je viens de passer une nouvelle visite médicale :

28 de tension, résultat : plus de vin, pas de gibier, seulement des nouilles et des pommes de terre à l'eau, et encore il me faut quitter la table avec la faim. En un mot, mon régime du II C

Que n'es-tu à ses côtés, brave Richy pour veiller sur la santé délicate de notre pauvre Ami, qui décidément doit regretter la vie du camp.

Abbé Claude Audin, en vous adressant à tous, chers camarades, ses meilleurs vœux pour la nouvelle année, nous affirme « tout à fait d'accord pour l'Amicale, je vous enverrai bientôt l'article demandé ».

Bravo et merci. Voici un exemple à suivre. Qu'attendez-vous Gilon, Ferlay et Collet pour nous adresser les vôtres.

Maurice de Vregille, le populaire capitaine de Volley Ball du stalag nous écrit : « J'ai été particulièrement touché de recevoir le bulletin « entre camarades ». Je suis tout prêt à donner mon adhésion pleine et entière au groupement du II C. »

Il ne suffit pas d'être prêt, faut-il encore se décider. Viens vite, Maurice, nous aider, nous l'attendons avec impatience.

Un Stéphanois, un ancien de l'Handwerker Kie que son nez turgescant et ses rotundités sympathiques rendirent célèbre, voudrait bien adhérer à notre Amicale, mais il s'excuse car : « Etant donné la sécheresse exceptionnelle, mes poireaux dépérissent, mes choux s'étiolent, et mon commerce va cahin caha. Mes moyens financiers ne me le permettent pas cette année. »

Et pourquoi donc ? Que cette question ne t'arrête surtout pas, nos futurs Mécènes paieront ta cotisation. Une seule devise : « Toujours unis comme autrefois ».

Pierre Goulon de Draveil (S.-et-O.) : « Ayant quitté mes camarades à Gustrow pour me rendre au-devant des Américains, j'ai perdu et oublié l'adresse d'un de mes bons amis, Georges Legrand qui travaillait chez Opel à Stettin. Que pourrais-je faire pour la retrouver ? »

Ce que tu as fait, nous écrire tout simplement.

Benjamin (Roger), d'Oran, saluant avec plaisir la parution de notre premier numéro : « espère que quelques-uns d'entre vous n'ont pas oublié le Kommando de la Laiterie, et ce que ses camarades et lui ont pu faire pour d'autres ».

Je m'en souviens encore et même des prix.

et nous demande : « si nous avons en notre possession les papiers de la Kartei ? »

Non, mon vieux, ils sont restés à Greifswald, malheureusement.

Fuchs (Auguste), de La Rochelle : « quoique déjà très pris par l'Association de La Rochelle, c'est avec plaisir que j'essaierai de grouper tous nos camarades du département. Je commencerai par une réunion cantonale où je chercherai quelques éléments dévoués pour gagner la région ».

Belle initiative dont nous te félicitons, nous comptons sur toi.

Le Guillenc (Joseph) à Saint-Gildas par Quintin (Côtes-du-Nord) : « Ancien homme de confiance du Kommando V 208, je possède la liste de tous mes anciens camarades et je me fais un plaisir de vous l'adresser afin que vous puissiez leur expédier régulièrement notre Journal. »

Voilà qui nous permettra de mettre à jour notre fichier. Mais, à propos, connais-tu Jean Le Ker notre correspondant de Saint-Brieuc ?

Georges Clerc, de Nancy, le figaro bien connu du stalag, a repris ses activités d'antan et nous écrit : « La santé est bonne, j'ai repris 18 kilos... »

Fameux ton régime, mais méfie-toi et pense à Charles Marceau.

...j'ai revu pas mal de copains, dont Gorel, Richy, Poirot, Bourguet et quelques-uns que tu ne connaissais pas.

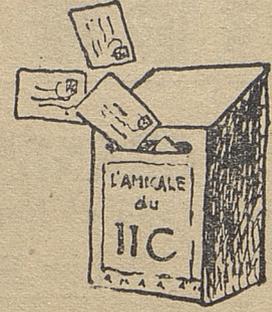
Qu'importe si tu les connais, c'est l'essentiel, mais leur as-tu parlé de notre Amicale et sont-ils adhérents ?

De Barrois (Bernard), de Châlons-sur-Marne, une lettre que je tiens à reproduire ici intégralement. Tous ceux qui l'ont connu n'en seront nullement étonnés, qu'il me soit permis, au nom de l'Amicale, de l'en féliciter.

« Personnellement, étant père de trois enfants, et dans quelques mois d'un 4^e, je ne pourrai vous aider que faiblement, mais je tiens à vous faire savoir que vous ne frapperez jamais en vain à ma porte lorsqu'il s'agira de venir en aide à un camarade plus défavorisé que moi. »

Sans commentaires.

LE BARON.



La Vie de l'Amicale

MARIAGE :

Nous avons appris avec joie, le mariage de notre camarade Paul Duhuy avec M^{lle} Marie-Joseph de Le Rue.

Nous leur adressons nos plus vives félicitations.

DÉCÈS :

Nous avons appris avec regret la mort de notre camarade Jégo Joseph, décédé le 6 octobre 1945.

Nous prions la famille de trouver ici, l'expression de nos sincères condoléances.

ANNIVERSAIRE :

Le 30 décembre, nous nous sommes recueillis sur la tombe de notre camarade J.-P. Dondenne, tué en 1943.

LE COURRIER

— Reynaud Louis, 95, boul. Gambetta, à Nice, Alpes-Maritimes, serait désireux de connaître l'adresse de ses camarades :

Laik Georges du Kdo X-289 et Lereaux André du Kdo X-255 en vue de correspondre.

— Emile Caudrelier, rue de l'Abbaye,

à Solesme, Nord, recherche l'adresse de Condam Victor, ancien homme de confiance du Kdo XII-251 à Stettin Altdamm.

— M^{lle} Berthier, 4, rue Thiers à Paris, 16^e, voudrait bien savoir si Jacques Gabbe a été rapatrié.

Prière de nous faire parvenir tous renseignements utiles que nous transmettrons à l'intéressée.

Bulletin de Santé

En ce moment où le travail est décuplé, rue de la Chaussée-d'Antin, la maladie s'acharne sur nos amis. Après Mercier, notre secrétaire, qu'une bronchite sérieuse tient éloigné du bureau, après M^{lle} Cordonnier notre dactylo, après Jullien, voici à son tour notre trésorier Tarin qui s'alite. Et ces déflections ajoutées à celle de notre président nous plongent dans un embarras qui explique le retard apporté à vous répondre. Nous faisons appel à votre indulgence et, si vous le pouvez, à votre aide !

Comité de Rédaction : Boris MICHAUD, Raymond SÉGUIN, Roger BUISSONNIÈRE.

Le Gérant : R. BUISSONNIÈRE.

I. P. R. (R. Séguin, impr.), 10, faub. Montmartre, Paris.

ACTES DE DÉCÈS

Pour obtenir la délivrance d'un acte de décès ou un avis officiel de présomption de décès, les familles des disparus doivent s'adresser : s'il s'agit d'un civil, au 83, avenue Foch, XVI^e, (service des fichiers); si la demande concerne un militaire, au Secrétariat des Anciens combattants, 37, rue de Bellechasse, VII^e. Fournir un bulletin de naissance sur papier libre, un certificat de domicile légalisé du disparu et, le cas échéant, toutes pièces de nature à établir le décès : témoignage de rapatriés, etc...

OFFRE D'EMPLOI

On demande une bonne à tout faire. 1.200 à 1.500 francs par mois. S'adresser à M. Boivin, rue Thiers, à Bourgueuil (Indre-et-Loire).

TIMBRES : Achat, Vente, Échange

P. BOULAIS

7, rue Vidal de la Blache, PARIS (20^e)

J. DAMPFHOFFER,

Tailleur

71, rue Royale, VERSAILLES (S.&O.)

SOCIÉTÉ "LE TOURISTE"

VÊTEMENTS IMPERMÉABLES en tous genres
87, boulevard Magenta, 87, PARIS